

‘Alī Aḥmad ‘Alī Maḥāš AL-ŠAḤRĪ, *Ẓafār, kitābātu-hā wa-nuqūšu-hā al-qadīma. Kayf ibtadaynā wa-kayf irtaqaynā bi-(a)l-ḥadāra al-insāniyya min šibh al-Ġazīra al-‘arabiyya*. Ṣalāla (publication personnelle : B.P. 211-1205, Ṣalāla, Oman). 25 × 34,5 cm, VIII (en pagination sabéenne) + 351 p., près de 350 phot. couleurs, nb. fac-similés.

L’archéologie du Ẓafār, province la plus méridionale de l’Oman, dont les Britanniques transcrivent le nom « Dhofar », commence à faire l’objet de publications importantes. Les fouilles de Paolo Costa sur le site islamique d’al-Balid (forme ḡibbālī d’al-Balad, nom actuel des ruines de la ville de Ẓafār), dans les faubourgs orientaux de Ṣalāla, ont paru dans le *Journal of Oman Studies* 5, 1979, p. 111-150. Celles effectuées par une mission états-unienne sur le site préislamique de Khawr Rūrī (l’antique *S¹ mhr*) ont été publiées peu après (Frank P. Albright, *The American Archaeological Expedition in Dhofar, Oman, 1952-1953*, Publications of the American Foundation for the Study of Man VI, Washington, 1982). Il faut ajouter aujourd’hui l’ouvrage de M. ‘Alī al-Šaḥrī.

Bien que l’auteur, qui a commencé sa carrière comme officier, soit un autodidacte, il nous offre un ouvrage d’un intérêt exceptionnel, contenant la première édition systématique et minutieuse d’une centaine d’inscriptions découvertes dans les collines du Ẓafār (chap. II, p. 21-249, p. 61-249 pour les illustrations). Assez courts, la plupart de ces textes sont peints sur la paroi d’abris sous roche et fréquemment associés à des peintures rupestres. Quelques-uns sont incisés sur de gros boulets de pierre.

Chaque document est identifié par des chiffres et des lettres qui codent le site et la zone de découverte. Sept zones sont distinguées; leur liste est reproduite p. 21 et de nouveau p. 42, avec une carte. Le nom de chaque zone est donné en ḡibbālī, en arabe dialectal et en arabe classique. Le ḡibbālī (appelé aussi šaḥrī, šhawrī, etc.), la langue maternelle de M. al-Šaḥrī, appartient au groupe sudarabique moderne; il est parlé exclusivement au Ẓafār. Les documents sont illustrés par une photographie en couleurs, toujours de qualité, et (pour la plupart) par un fac-similé exécuté avec soin. Le lecteur attentif notera que, dans son enthousiasme, M. al-Šaḥrī reproduit parfois le même cliché à deux reprises (par exemple, p. 94 et 138-139).

L’écriture utilisée est apparentée au sudarabique épigraphique, mais présente des différences si importantes que son déchiffrement est encore problématique. Dans le chap. III (p. 251-255), M. al-Šaḥrī tente d’identifier le nombre de caractères utilisés et parvient à une liste de 33 (p. 254 et 255). Mais, sans expérience en épigraphie, il distingue manifestement des caractères qui doivent être confondus et en confond d’autres qui doivent être distingués. Par ailleurs, ce nombre de 33 semble déterminé par le désir de retrouver dans les graffites antiques le ḡibbālī parlé aujourd’hui, qui compte des phonèmes inconnus en arabe.

Depuis la publication de l’ouvrage, une nouvelle tentative d’identification du nombre des caractères ẓafārītes a été tentée par M. al-Šaḥrī en collaboration avec la Britannique Geraldine King, une spécialiste des graffites dits thamūdéens. Le résultat de ce travail a été présenté au Seminar for Arabian Studies qui s’est tenu à Oxford en juillet 1994, mais n’est pas encore publié.

L'intérêt des dessins rupestres, associés ou non aux graffites, est également très grand. Je ne mentionnerai que les huit dessins représentant un ou plusieurs bateaux, reproduits p. 185-192, qui donnent une idée des embarcations antiques.

M. al-Šaḥrī s'est également préoccupé de savoir comment étaient confectionnés les produits employés pour tracer les graffites et les dessins. Il a interrogé les personnes susceptibles d'avoir conservé un savoir traditionnel et a recherché les plantes tinctoriales et les matières susceptibles d'avoir été utilisées. Procédant ensuite de manière expérimentale, il a cherché à obtenir, par tâtonnements successifs, les mêmes teintes et la même résistance aux eaux de ruissellement [chap. iv, *al-Aṣābiḡ : muḥāwala li-l-ta'arruf 'alā (a)l-ḥibr al-mustaḥdam fī kitābāt Ṣafār*, p. 257-259].

L'ouvrage comporte encore une étude des tombes ou des structures qui semblent liées à des pratiques funéraires, sans limite de temps (chap. v, p. 261-269). Il mentionne ainsi les tombeaux des « prophètes et des saints justes » [*al-anbiyā' wa-(a)l-awliyā' al-ṣāliḥūn*], manifestement apparentés à ceux du Ḥaḍramawt voisin : les tombes, démesurément longues, mesurent jusqu'à 30 m (comme celle du prophète 'Amrān); quant aux prophètes, on compte parmi eux un fils de Hūd nommé 'Abir.

Si la faune et la flore sont seulement évoquées, il n'en est pas de même des plantes aromatiques auxquelles l'auteur consacre le chap. vi (p. 291-311). Les noms sont donnés en arabe et en ḡibbālī, mais la notation du ḡibbālī avec les caractères arabes ne donnera pas pleine satisfaction aux spécialistes : pour une information plus sûre, ceux-ci devront se reporter à la somme publiée par Anthony G. Miller, Miranda Morris et Susanna Stuart-Smith (pour l'illustration), *Plants of Dhofar. The Southern Region of Oman. Traditional, Economic and Medicinal Uses*, [Muscat], The Office of The Adviser for Conservation of The Environment, Diwan of Royal Court, 1988, xxviii + 361 p.

L'ouvrage de M. al-Šaḥrī comporte encore une présentation du site islamique d'al-Balīd (chap. vii, p. 313-349), dont le nom véritable serait Ḥarqam. Pour les historiens, ce nom rappelle celui d'une porte de la ville, Bāb Ḥarqa, mentionnée par Ibn al-Muḡāwir au xiii^e siècle. À al-Balīd, l'auteur a trouvé de nombreuses monnaies de bronze (illustrées par des photographies) qui ne semblent pas arabes; il suppose qu'elles sont préislamiques, avec une légende en sudarabique épigraphique (*musnad*), ce qui n'est pas assuré.

La question se pose effectivement de savoir où se trouvait le grand port du Ṣafār antique (région appelée en sudarabique, *S¹klⁿ* et en grec Sachalitēs) par où l'encens était exporté. Le *Périple de la mer Érythrée* appelle ce port Moscha. Le seul site antique présentant des vestiges préislamiques significatifs est Khawr Rūrī (à 35 km à l'est d'al-Balīd), dont le nom sudarabique était *S¹mhr^m*. On a donc identifié Moscha avec *S¹mhr^m*, bien que le premier nom ne soit pas la transcription grecque du second. Mais une autre possibilité est de placer Moscha à al-Balīd, en supposant que la ville islamique a fait disparaître les constructions antiques : en faveur de cette hypothèse, on peut invoquer qu'al-Balīd est un site exceptionnel et que la capitale du Ṣafār s'y trouve au moins depuis le xiii^e siècle. Par ailleurs, les dimensions de Khawr Rūrī semblent modestes pour un port tel que Moscha.

L'ouvrage de M. al-Šaḥrī, qui comporte encore une introduction historique (chap. i, p. 1-19) et diverses considérations annexes, apporte donc une information de première main sur

les inscriptions et les graffites rupestres et, de manière plus générale, sur les antiquités et les ressources du Zafār. Il est malheureusement difficile à acquérir : imprimé à compte d'auteur, il faut le commander à celui-ci.

Christian ROBIN
(CNRS, Aix-en-Provence)

Jacques RYCKMANS, Walter W. MÜLLER, Yusuf M. ABDALLAH, *Textes du Yémen antique inscrits sur bois (with an English Summary)*. Avant-Propos de Jean-François BRETON. Publications de l'Institut orientaliste de Louvain, 43, Louvain-la-Neuve, 1994. 26 × 17 cm, 105 p. (la partie en français et anglais) + 52 p. (la partie en arabe).

On rapporte qu'en 1970, une pierre, partiellement enterrée, portant deux serpents entrelacés, aurait été découverte dans le site antique d'al-Sawdā' (l'antique Naššān) dans le Ġawf, à 120 km au nord de Ṣan'ā'. Lors du dégagement de cet objet, plusieurs morceaux de bois auraient été mis en évidence, dont de nombreux se transformèrent en poussière aussitôt touchés. Deux bâtonnets de petite taille restèrent pourtant intacts. Ils portaient une nouvelle forme d'écriture sudarabique de type cursif, dont les spécialistes soupçonnaient l'existence. On attendait cette trouvaille en espérant qu'elle enrichirait notre connaissance de la langue et de la civilisation sudarabiques.

En effet, les inscriptions monumentales sont des textes officiels rédigés dans une langue figée et reflètent l'activité des classes supérieures. Il manquait des documents plus spontanés éclairant la vie économique et les préoccupations quotidiennes. Si les textes officiels sont gravés sur des supports destinés à durer (pierre ou métal), les textes récemment découverts sont inscrits sur des segments de pétioles de palme et de fragments de branches d'arbre (ne dépassant pas 30 cm de longueur et 3 cm de diamètre). Certains semblent avoir constitué des archives.

L'importante découverte suscita un vif intérêt de la part des spécialistes. Ce fut le savant palestinien Maḥmūd al-Ġūl, qui proposa le premier déchiffrement (publié par A.F.L. Beeston en 1989 dans Moawiya M. Ibrahim (éd.), *Arabian Studies in Honour of Mahmoud Ghul : Symposium at Yarmouk University, December 8-11, 1984*, Wiesbaden, p. 15-19). J. Ryckmans a fait paraître en 1993 les photographies, les fac-similés et la transcription de ces bâtonnets dans A. Grinrich et alii (éds.), *Studies in Oriental Culture and History. Festschrift für Walter Dostal*, Frankfurt / Main (Peter Lang), p. 41-48.

Entre-temps, de nombreux autres documents du même type découverts au cours de fouilles clandestines dans le Ġawf ont permis d'entreprendre une recherche systématique. Une équipe composée de J. Ryckmans, W.W. Müller et Y.M. Abdallah sous la coordination de J.-F. Breton a commencé l'étude qui a abouti à l'élaboration du présent volume. Il faut également rappeler qu'avant la parution de celui-ci, J. Ryckmans a encore publié une étude comparative de l'écriture des textes inscrits sur bois (cf. H.L.J. Vastiphout et alii (éds.),